

"Coco" Chanel n'est plus

Autor(en): **Lanvin-Gaumont, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition multilingue]**

Band (Jahr): - **(1971)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-796527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'une des toutes dernières créations de cette grande couturière: cette élégante robe de cocktail et du soir en broderie avec applications sur organza satin de FORSTER WILLI & CIE SAINT-GALL



»COCO«

CHANEL N'EST PLUS

C'était, je pense, en 1924. Paul Poiret, le magnifique, fit arrêter son Hispano, peinte en écossais, sur le quai du port de Cannes qui longe le Casino. A cette époque, et à cet endroit, se donnaient rendez-vous les propriétaires des plus beaux yachts du monde. Le dernier de ces bateaux fastueux, une splendide coque noire et cuivre, se balançait doucement. A sa poupe flottait le pavillon britannique. C'est, me dit Poiret, le yacht du duc de Westminster, l'amant de Mme Chanel (il ne disait pas «Coco»). Déjà quarante-sept ans de cela! Et cependant, à cette époque, Gabrielle Chanel était déjà un monstre sacré. Comme Jeanne Lanvin, comme Jenny Sacerdote, comme Madeleine Vionnet, elle était une des reines de la Couture. Je devrais dire «la Reine», car, dans ce milieu fermé qui se logeait entre la rue de la Paix et les Champs-Élysées, chacun estimait que son chiffre d'affaires devait se comparer à celui que réalisait alors Jean Patou. Elle n'avait qu'un point commun avec ce dernier, son amour de la robe simple, de la petite robe bien coupée, facile à porter, réalisée en beaux tissus.

Hormis cela, elle était déjà une féroce individualiste. Entourée d'un petit cercle d'artistes — et c'est en cela qu'elle ressemblait à Poiret — elle fourmillait d'idées neuves. Toujours comme Poiret, elle lançait des parfums, vendait des tissus, créait des bijoux de fantaisie, aimait le luxe à la fois simple et coûteux. Facile de caractère? Certes non. Il me souvient d'avoir été la solliciter, m'occupant alors de l'Exposition des arts décoratifs de 1925, et la priant de se joindre à la communauté de la couture. Elle refusa, naturellement. Toute action collective lui déplaisait, d'instinct. Chanel, elle ne voyait, ne pensait, ne réalisait qu'en esprit et en style Chanel. Si l'on veut avoir une idée d'elle autre

que celle que les journalistes ont publiée ces temps derniers, après sa disparition, il faut lire les pages que Maurice Sachs, que le clan Cocteau lui avait recommandé comme secrétaire, écrit d'elle dans le Sabbat.

Chanel elle était, Chanel elle est demeurée. Après la réouverture de sa maison, en 1954, elle eut l'audace de refaire du Chanel d'avant-guerre, simplement accommodé au goût du jour. Les modes pouvaient se succéder, aller du new-look au mini, puis au maxi, on présentait toujours, rue Cambon, les fameux tailleurs de tweed, gansés, ornés de bijoux clinquants. Et, toujours, elle assistait au défilé, du haut de l'escalier. Elle n'a jamais bouleversé la mode comme un Poiret, un Dior ou un Jacques Fath. Elle s'est contentée de suivre le sillon qu'elle avait tracé depuis 1919, avec goût, avec constance, avec ténacité. Louise de Villemorin, dont l'amitié de Marie-Blanche de Polignac et les facilités que cette dernière lui consentait palliaient l'impécuniosité chronique, ne cachait pas qu'elle eût aimé se faire exécuter, la même robe, toujours chez Chanel.

S'il fallait dégager une morale de cette vie de grande couturière, on pourrait dire qu'elle fut l'exception qui confirme la règle. Cette règle, celle de la couture, est, en effet, le besoin de changement, qui fait qu'on passe d'un extrême à l'autre, dès qu'une mode est parvenue à son point de saturation, et qu'elle est universellement copiée.

La copie? Chanel, non seulement ne la redoutait pas, mais, qui mieux est, elle la souhaitait. Elle savait que son art était inimitable, puisqu'il s'appuyait sur la qualité et l'excellence de la coupe. Avec elle disparaît le symbole de la pérennité couturière... et aussi un être exceptionnel.

J. Gaumont-Lanvin